

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- | | | | |
|-------------------------------------|---|-------------------------------------|---|
| <input type="checkbox"/> | Coloured covers /
Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> | Coloured pages / Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> | Covers damaged /
Couverture endommagée | <input type="checkbox"/> | Pages damaged / Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> | Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> | Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> | Cover title missing /
Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> | Pages detached / Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence |
| <input type="checkbox"/> | Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Bound with other material /
Relié avec d'autres documents | <input type="checkbox"/> | Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire |
| <input type="checkbox"/> | Only edition available /
Seule édition disponible | <input type="checkbox"/> | Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées. |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure. | | |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Additional comments /
Commentaires supplémentaires: | | Pagination continue. |

LA VOIX DE L'ÉCOLIER

DU

COLLEGE JOLIETTE.

LA CHARITE FAIT LE CHRETIEN, L'ÉTUDE FAIT L'AVENIR.

Vol. II.) Collège Joliette, Mardi 15 Janvier 1878. (No. 9.)

HISTOIRE DE FRANCE.

LES CAPETIENS DIRECTS

Étude historique.

Pépin le Bref, fondateur de la deuxième dynastie, s'était affermi sur le trône en s'alliant intimement avec l'Eglise; Hugues Capet, premier roi de la troisième race, politique consommé, donna également de la stabilité à son pouvoir et assura la couronne à ses descendants en protégeant la Religion. La dignité royale qui fut conférée à ce prince au détriment de Charles de Lorraine, dernier rejeton de la famille de Charlemagne, ne donna pas au nouveau souverain une puissance bien étendue. En ajoutant à l'héritage morcelé de la royauté carlovingienne les domaines qu'il possédait en propre, Hugues Capet se trouvait encore inférieur, sous le rapport de la possession territoriale, à plusieurs de ses vassaux, aussi son autorité effective ne s'étendait-elle que sur un rayon très-restreint. La France entière était, à cette époque, divisée en soixante fiefs sur lesquels le roi n'exerçait que le pouvoir limité concédé par le droit féodal. Chaque seigneur cherchait à se rendre de plus en plus indépendant dans ses domaines et l'autorité royale, dépourvue de la force qu'une puissante centralisation donne aux gouvernements modernes, se trouvait réduite à n'être pour ainsi dire que nominale. Une lutte terrible devait s'engager bientôt entre la royauté qui prétendait étendre son action et la féodalité qui voulait affaiblir ou même briser complètement les liens du vasselage. Cette lutte conduite avec énergie et habileté par les rois Capétiens, devait durer des siècles et se terminer par le triomphe complet de l'absolutisme royal.

Sous les premiers rois de la nouvelle dynastie la France ne fut pas heureuse. D'épouvantables calamités

vinrent fondre sur ce pays : la famine et la peste, ces deux fléaux que Dieu envoie aux peuples comme des avertissements solennels de sa justice, sévirent avec une intensité inouïe ; plusieurs contrées furent dépeuplées et le beau pays de France offrit le spectacle de la plus hideuse misère. Au milieu de tous ces malheurs, les guerres privées accumulaient chaque jour de nouvelles ruines, la France entière était en armes, des flots de sang coulaient de toutes parts et la patrie désolée voyait ses enfants tomber par milliers dans des luttes insensées et fratricides. Seule l'Eglise fut à la hauteur de sa mission sociale à cette époque désastreuse. Depuis longtemps son cœur de mère saignait à la vue de tant de maux, mais la voix de ses ministres n'était que trop souvent méprisée. Mettant toute sa confiance dans l'appui du Ciel, le clergé n'en continuait pas moins à prêcher la douceur à ces hommes farouches et la "trêve de Dieu" put enfin être établie. Aux termes de cette trêve, véritable conquête de la civilisation chrétienne sur la barbarie, tout combat était interdit, sous les peines les plus sévères, pendant une grande partie de l'année. "L'Eglise, comme dit un historien, s'élança, le rameau d'olivier à la main, entre les chefs de la féodalité pour arrêter l'effusion du sang et obtenir de leur charité comme chrétiens ce qu'eût refusé leur égoïsme d'hommes."

La trêve de Dieu produisit en France les plus heureux résultats ; la suspension fréquente et prolongée des attaques et des vengeances particulières fit perdre peu à peu aux seigneurs leurs habitudes belliqueuses. D'ailleurs les grands événements dont l'Europe était le théâtre à cette époque, nécessitaient impérieusement l'union de toutes les forces vives de la nation. Durant la minorité de Philippe I^{er}, les Normands, sous la conduite de Guillaume le Conquérant, s'étaient emparés de l'Angleterre et dès lors se dessinait comme un nuage redoutable cette rivalité séculaire qui allait coûter tant de sang aux deux pays. La nationalité française,

ce corps puissant et homogène qui devait, dans la suite, exercer une si grande influence sur les destinées de l'Europe, n'existait pas avant le dixième siècle. Charlemagne, par son génie, avait, il est vrai, constitué une sorte d'unité politique, mais les éléments qui la composaient n'avaient aucune cohésion entre eux et, lorsque la main du grand empereur se fût glacée, cette unité factice se rompit d'elle-même. Peu à peu cependant les peuples restés sous le sceptre des rois francs apprirent à se considérer comme membres d'une même nation ; les divisions de races devinrent moins tranchées ; les lois, les traditions, les mœurs ne luttèrent plus entre elles avec la même animosité ; l'usage des langues romanes se généralisa ; les institutions féodales, admises dans toute la France, introduisirent une certaine uniformité dans la constitution générale du royaume ; le Germain et le Romain tendirent à disparaître pour céder la place au Français. On entrevoyait donc au X^{me} siècle tous les éléments constitutifs d'une nation et il devenait facile de prévoir le moment où l'unité nationale serait entièrement consommée. Les croisades donnèrent une vigoureuse impulsion à ce mouvement, en permettant aux hommes du Nord et aux bouillants guerriers du Midi de combattre sous le même étendard et de s'appeler du doux nom de frère.

Telle était la situation de la France, telles étaient ses tendances et ses aspirations lorsque Louis VI monta sur le trône. Soutenu par l'Eglise et par les Communes naissantes, ce prince entreprit de faire dominer la royauté sur toute l'ancienne Gaule, vaste projet qui devint le but constant de la politique des Capétiens et qui reçut plus tard sa complète réalisation. Louis le Gros, dès son avènement, s'annonça comme le protecteur naturel du faible contre les abus de la force, donnant ainsi à la royauté un caractère qu'elle n'avait pas eu jusqu'alors. Ses vassaux apprirent à le craindre et la féodalité, tremblant pour ses privilèges, se prépara à la lutte. Les affaires extérieures occupèrent aussi l'activité de Louis VI ; il eut à soutenir contre Henri I^{er}, roi d'Angleterre, une guerre où, pour la première fois, les deux peuples rivaux mesurèrent leurs forces. La médiation du pape Calixte II arrêta les hostilités, mais, peu de temps après, le roi d'Angleterre allié à l'empereur d'Allemagne, menaça le royaume d'une formidable invasion. A cette nouvelle la France entière s'émut, les seigneurs de tous les points du pays ainsi que les milices communales accoururent en foule se ranger sous l'oriflamme de St. Denis, première manifestation vraiment nationale dont l'histoire de France fasse mention. Les Impériaux, effrayés de voir le peuple tout entier se lever pour défendre son roi, se retirèrent sans combattre et Henri d'Angleterre fut obligé de demander la paix. Cet événement fut un véritable

triomphe pour la royauté. Louis le Gros en profita pour donner un nouvel essor à l'affranchissement des communes en qui il avait trouvé des auxiliaires si dévoués. L'histoire impartiale n'attribue pas à ce prince le mérite tout entier de cet acte de bonne politique, l'honneur principal en revient à l'Eglise qui depuis longtemps plaidait la cause des opprimés et favorisait de tout son pouvoir l'établissement des franchises communales, destinées à mettre un terme aux exactions et à la tyrannie des seigneurs. Les communes, formées pour ainsi dire en haine de la féodalité, fournirent à la royauté un appoint considérable, elles donnèrent naissance au tiers état qui était appelé à jouer un grand rôle dans les siècles suivants.

WILFRID FERLAND.—(Rétorique.)

(A continuer.)

LETTRE DE BELGIQUE.

Anvers, le 20 Décembre 1877.

Monsieur le Rédacteur,

Je terminais ma dernière lettre en souhaitant aux élèves du Collège Joliette de bonnes et joyeuses vacances ; je suis heureux de commencer celle-ci en leur offrant, par l'entremise de votre Journal, mes vœux les plus sincères au début de cette année nouvelle. Oui, mes bons amis, je désire ardemment que le Seigneur continue à étendre sa protection sur l'établissement où vous recevez une éducation si solide et si éminemment chrétienne. Sachez correspondre, par votre application et par votre bonne conduite, au dévouement des maîtres zélés qui se sacrifient pour votre bonheur. Le profond intérêt que je porte à votre belle communauté m'engage à vous répéter ce conseil que sans doute des voix plus autorisées vous ont suggéré plus d'une fois.

Je me propose de vous donner aujourd'hui une courte relation de mon pèlerinage au nouveau sanctuaire que la foi de mes compatriotes a nommé **LOURDES EN FLANDRE**. Connaissant par la *Voix de l'Ecolier* votre tendre dévotion envers la Reine du Ciel, je ne puis certes choisir un sujet qui vous soit plus sympathique. Pieux comme vous l'êtes, vous serez heureux d'apprendre combien on aime la Sainte Vierge dans mon pays et avec quelle confiance on invoque son secours maternel ; les sanctuaires de Marie qui se trouvent en Belgique ne se comptent pas, notre sol catholique en est tout parsemé. L'histoire des différents points de ce pays où la Sainte Vierge a fait éclater sa miséricordieuse puissance, comporte de nombreux volumes ; des âmes pieuses, inspirés par l'amour, ont composé, en l'honneur de Marie, ces annales qui enrichissent nos bibliothèques publiques et privées. Un jour peut-être je fouillerai, à votre intention, dans ces archives de la recon-

naissance, aujourd'hui je vous invite seulement à me suivre à la Lourdes flamande. Puisse cette visite augmenter votre tendresse filiale envers Celle que vous honorez comme une Protectrice et une Mère !

Parti de grand matin d'Anvers par une superbe journée d'automne, j'arrivai à Gand après une rapide traversée en chemin de fer. Le chef-lieu de la Flandre orientale, bien que déchu de son ancienne splendeur, est encore aujourd'hui une ville de 130,000 habitants et un centre manufacturier d'une importance considérable. Les grands souvenirs historiques qui se rattachent à la fière cité flamande, les nombreux monuments qui, du sein d'une vaste forêt d'habitations dressent leur tête chargée de siècles, tout cela mériterait sans doute d'attirer nos regards ; mais nous sommes en pèlerinage et nous nous contenterons d'entrer un instant seulement dans la cathédrale de St. Bavon. La tour de ce vieil édifice est en partie carrée, en partie octogone, elle s'élève à une hauteur de 272 pieds. Le chœur est, ainsi que son pourtour, élevé d'une quinzaine de marches au-dessus du niveau de la nef ou église basse, ce qui lui donne un aspect très-majestueux ; la crypte située sous le chœur a été construite en l'an 900, elle est divisée en quinze chapelles et a servi de temps immémorial à l'inhumation des évêques de Gand. En suivant le pourtour du chœur, on voit une suite de chapelles fermées par d'énormes portes en cuivre ouvragé, les murs en sont couverts de marbres précieux. Dans le transept on m'a montré les fonts qui, en l'an 1500, servirent au baptême de Charles-Quint ; ils ont la forme d'un globe d'azur semé d'étoiles d'or et soutenu par des anges de marbre blanc ; la croisée est occupée par une magnifique verrière représentant le baptême de Notre-Seigneur dans le Jourdain. L'Église basse comprend huit grandes chapelles ; dans l'une d'elles j'ai admiré la châsse, merveilleux travail d'orfèvrerie, qui contient les reliques de St. Bavon. La chaire de vérité, sculptée moitié en bois, moitié en marbre blanc, représente toute une légende biblique. Dans le bas se montre un ange ayant sur la poitrine un soleil d'or ; à côté de lui une statue figurant le Temps semble fuir en tournant la tête, elle soulève un voile épais pour contempler librement le soleil de la vérité. Sur l'abat-voix on aperçoit le serpent qui présente la pomme fatale et un groupe d'anges qui apportent une croix, symbole de la Rédemption ; les faces de la chaire sont ornées de bas-reliefs représentant la naissance et la vie du Sauveur.

En sortant de la vénérable cathédrale où nous nous sommes recueillis un instant, aucune curiosité profane ne fixera plus notre attention, plus rien n'arrêtera nos pas et, si la perspective d'une heure de marche à travers une plaine riche et fertile ne vous effraie point, nous arriverons bientôt au sanctuaire de Marie Immaculée. Déjà nous avons laissé loin derrière nous le joli village de Mont St' Amand et nous pénétrons maintenant dans un hameau dont nous admirons les habitations propres, les belles fermes, les arbres touffus élevant vers le ciel leurs cimes verdoyantes. Dans le lointain apparaît une résidence princière, bordée de vertes pelouses et entourée de larges fossés ; c'est le château de Sootendriesch. Tout en nous engageant

dans le chemin, ouvert pour l'usage des pèlerins sur le parc qui environne le manoir, je vous raconterai l'origine de la Lourdes belge ; vous y verrez un exemple entre mille de la manière merveilleuse dont Dieu sait, quand il lui plaît, faire éclater ses miséricordes.

C'était en 1870 ; le goût des aquariums s'était introduit dans les familles riches. La marquise de Courtebourne voulut en faire établir un dans l'intérieur de son château de Sootendriesch. On lui fit observer que l'aquarium placé dans une grotte serait d'un effet plus pittoresque. Cette idée lui sourit, un architecte de Gand fut chargé de le construire et, lorsque le travail allait être terminé, on songea à y placer une statue de la S^{te} Vierge que le curé de la paroisse vint solennellement bénir plus tard. Les habitants du village firent demander à la châtelaine l'autorisation de venir prier devant l'image de Marie. La marquise de Courtebourne, femme d'une éminente piété, leur accorda avec empressement cette faveur. Bientôt se répandit le bruit que des prodiges s'accomplissaient dans la grotte : le zèle en fut enflammé, les fidèles accoururent de toutes parts, une foule de malades y furent apportés, des guérisons extraordinaires et incontestables se produisirent. On commença dès lors à recueillir, pour l'usage des malades, l'eau qui s'échappait en murmurant de l'aquarium dans le bassin et à laquelle on mêlait, tous les matins, quelques gouttes de l'eau miraculeuse de Lourdes. Au commencement du carême de 1874 l'affluence des pèlerins s'accrut dans des proportions considérables. Chaque jour la grotte retentissait de pieux cantiques ; le rosaire, cette douce prière que l'amour redit sans cesse avec un nouvel élan, y était récité par des milliers de voix ; les ex-voto y étaient offerts en telle quantité que l'on dut fixer deux énormes pyramides de chaque côté de la statue pour recevoir les dons des fidèles.

Mais pénétrons à notre tour dans la grotte, car la voici devant nous. La masse rocheuse dont elle est constituée, mesure, de front, 19½ mètres de largeur sur 4½ de hauteur. Sur la face principale on distingue deux voûtes imitant le travail capricieux de la nature : celle de gauche sert d'entrée à la grotte ; dans celle de droite une petite cascade jaillit toute ruisselante sur les rochers et retombe dans un bassin bordé de gazon et de fleurs. Entre les deux ouvertures est ménagée une niche où se trouve l'image de la Vierge entourée d'une auréole avec l'inscription : JE SUIS L'IMMACULÉE CONCEPTION. Devant le rocher on aperçoit une statue de Bernadette à genoux, littéralement couverte de chapelets et semblant inviter les pèlerins à se prosterner.

A l'intérieur de la grotte étincellent des cierges innombrables. Ces saintes flammes qu'allume la piété sont comme le symbole de l'oraison, elles redisent dans leur muet langage les divers sentiments qui animent les pèlerins ; emblèmes touchants de la prière humble et persévérante, elles sont allumées par des mains inconnues et brûlent sans interruption devant la Vierge, exprimant à Dieu une crainte, un espoir, une requête, une action de grâces. La grotte, toute tapissée de souvenirs et d'images votives, offre le coup d'œil le plus frappant, la demi-obscurité qui y règne est éclairée par les cierges dont les lueurs vacillantes se reflètent dans les glaces de l'aquarium, tandis que leur fumée s'élève

ve en tourbillons vers les stalactites de la voûte. L'âme éprouve un saisissement particulier dans le silence de ce sanctuaire ; la présence de la S^{te} Vierge, attestée par une foule de prodiges, y fait goûter dans la prière une douceur inexprimable. Vivifiées par une confiance sans bornes, les supplications du pauvre, de l'infirmes, de l'affligé acquièrent, grâce à Marie, ces qualités irrésistibles qui touchent le cœur de Dieu. Ah ! dans la grotte de Lourdes on comprend le miracle, même quand on ne le voit pas sous ses yeux ; c'est là aussi que les ineptes dénégations de l'impiété apparaissent à l'âme fidèle dans toute leur satanique malice. Le miracle ! mais on le touche du doigt dans cette encinte pieuse où Marie semble disposer à son gré de la toute-puissance divine ! Voyez de chaque côté de la grotte cette infinité de béquilles et de bâtons devenus sans emploi pour les pèlerins guéris et laissés en ex-voto ; ce sont les trophées de la Vierge ; voyez cette petite voiture qu'à quittée devant l'image de Marie, une dame infirme depuis douze ans ; voyez plus loin cette humble chaise en paille laissée par une pauvre paysanne soudainement guérie en cet endroit d'une paralysie de dix-neuf ans.

Maintenant reposons-nous un instant sous les grands arbres qui forment un dôme de verdure au-dessus de la grotte : une nuée d'oiseaux y chantent, unissant leurs voix harmonieuses aux louanges des pèlerins. Assis sous ce délicieux ombrage, suivons des yeux les mouvements des fidèles : tous, en arrivant, font trois fois le tour du monticule, prennent une goutte d'eau dans le large bénitier qui se trouve au pied de la statue miraculeuse, vont ensuite puiser de l'eau dans le bassin et se prosternent devant Marie, comme transfigurés par l'élan de leur foi. Que de scènes touchantes édifient ici nos regards ! Voici des pèlerins qui, les bras en croix, les yeux baignés de larmes, racontent avec cette éloquence qui jaillit d'un cœur ulcéré, leurs peines et leurs souffrances à la Consolatrice des affligés ; en voici d'autres qui allument un cierge ou déposent leur modeste offrande aux pieds de Marie ; en voici d'autres encore qui apportent des lettres cachetées à l'adresse de Notre-Dame de Lourdes et les passent entre les fentes du rocher, naïve mais admirable manifestation de foi et d'amour. Et Marie est là qui voit tout, qui entend, qui reçoit tout. Eh bien ! dussent tous les impies du monde sourire de pitié, j'imitai l'exemple de ces pèlerins et je glissai comme eux une missive entre les interstices de la grotte.

Quittons maintenant le sanctuaire et dirigeons nos pas vers l'Eglise qui y est attenante. Longtemps avant qu'il fût question de la bâtir, les paroissiens des communes voisines apportèrent à la grotte des calices, de beaux ornements, des missels, des candélabres, des encensoirs et tous les objets devant servir au culte. Ne semblaient-ils pas dire par là qu'un pèlerinage étant l'asile de ceux qui souffrent, doit posséder une église ? C'est en effet dans les lieux consacrés par la présence du Sauveur que sont distribuées à pleines mains les grâces célestes ; c'est là qu'on trouve le Tabernacle et le Tribunal de la pénitence, ces deux canaux mystiques par lesquels la miséricorde de Dieu s'épanche jusqu'à nous. La construction d'une église fut bientôt décidée, M^{me} la marquise et les dous spontanés des fidèles en firent les frais. Ce

fut le 22 mai 1875 que S. G. Mgr. l'Evêque de Gand vint poser la première pierre de l'édifice sacré. Construite en style ogival primaire XIII^e siècle, la nouvelle église a une belle apparence : elle forme un carré long sans transept, ses dimensions sont de 48 mètres sur 22, sa façade monumentale est surmontée de deux tours d'une rare élégance. Le 11 septembre 1877, ce beau temple fut solennellement consacré par S. E. Mgr. Vanutelli, nonce du Pape en Belgique. Il serait trop long de détailler les fêtes splendides qui eurent lieu à cette occasion au village, au château, à la grotte, au milieu d'un immense concours de pèlerins qui s'y pressèrent pendant deux jours. Ces solennités furent dignes de la nouvelle Lourdes et de la piété proverbiale de nos populations flamandes. Parmi les pèlerins illustres qui ont visité la grotte dernièrement, je citerai Mgr. Mermillod, l'évêque exilé de Genève. On y voit en tout temps une affluence extraordinaire : vingt mille Xavériens flamands y ont un jour été réunis ; les anciens zouaves pontificaux belges y ont fait également un pèlerinage solennel.

A l'ombre du sanctuaire se présente, avec toutes les élégances de l'architecture du moyen-âge, la résidence des Pères Jésuites choisis pour en être les gardiens. Le grand bâtiment qui s'élève à côté de l'Eglise, est occupé par eux en mémoire du R. P. Victor de Courtebourne, fils de M^{me} la marquise, mort recteur du Collège de Tournai, le 1^{er} Juillet 1870. C'est un ange qui couvrira de ses ailes le doux sanctuaire de Flandre.

Telle est la Lourdes belge. Sans doute dans votre heureux pays où la foi brille d'un éclat si pur, vous possédez des édifices dédiés à Marie Immaculée, car la dévotion à Notre-Dame de Lourdes a franchi les océans et on l'implore sous ce titre sur les plages les plus éloignées. En Belgique, comme vous avez pu le voir, la S^{te} Vierge s'est elle-même choisi sa Lourdes privilégiée.

Que vous dirai-je encore après les suaves émotions que vous avez goûtées dans ce pèlerinage d'un jour ? Je repris la route de Gand en admirant à loisir les belles campagnes de la Flandre. Quand j'entrai dans la ville et que je vis ces rues encombrées par une foule turbulente et affairée, sillonnées par de lourds chariots roulant sur le pavé sonore ; quand j'entendis de toutes parts les bruits assourdissants du trafic et de l'industrie, mes pensées se reportèrent vers la douce et calme retraite où le murmure de la prière, le chant des cantiques, le ramage des oiseaux charment l'oreille et réjouissent le cœur. Quel contraste entre la poésie mélancolique de la grotte et le tracas grossier, le tumulte indescriptible de la ville !

Me voici installé dans le train en partance pour Anvers ; un signal retentit, la locomotive vomit des flots de vapeur et, si rapide devient sa course, qu'à peine ai-je le temps de saluer d'un dernier regard la cité flamande avec son beffroi, ses tours et ses clochers antiques. Déjà le jour baissait rapidement et les rayons du soleil couchant empourpraient au loin les bornes de l'horizon, les dernières clartés disparurent à leur tour et je ne vis plus que des ombres noires qui semblaient fuir devant moi. Les ténèbres étaient complètes lorsque le train s'arrêta, bondissant, à la rive de l'Escaut.

Je traversai le fleuve, contemplant les mille lumières d'Anvers, semblables à une gigantesque illumination. Je débarquai, une voiture de place me déposa bientôt à ma demeure où je rendis grâces à Dieu pour une si belle et si agréable journée. Et vous, mes bons amis, placez vos travaux scolaires sous la protection de Marie, étudiez sous ses yeux, étudiez pour lui plaire, et au bout de la journée, c'est-à-dire, au terme de l'année scolaire, vous pourrez aussi lui rendre vos actions de grâces. Je finis en vous disant que votre souvenir a occupé ma pensée dans la grotte de Lourdes et que le nom de votre beau Collège s'est trouvé mêlé à mon humble prière. N'oubliez pas le correspondant belge de la *Voix de l'Ecolier* quand vous êtes réunis au pied des autels ou que vous chantez les louanges de Marie.

E. S.

PROJET DE REUNION

DES

ANCIENS ÉLÈVES DU COLLÈGE JOLIETTE.

Le comité chargé de préparer les voies à une réunion générale des anciens élèves s'est assemblé le 10 Janvier et a adopté la rédaction d'une Circulaire qui sera adressée, sous peu de jours, à tous ceux qui ont étudié ou professé au Collège Joliette. La *Voix de l'Ecolier* est heureuse de pouvoir en donner la primeur à ses abonnés.

Collège Joliette, 10 Janvier 1878.

Monsieur et cher Confrère,

En conformité aux résolutions d'un grand nombre d'anciens élèves du Collège Joliette, adoptées dans une assemblée, tenue le 23 Octobre 1877, j'ai l'honneur et le plaisir de vous annoncer que le projet d'une réunion générale de tous ceux qui ont étudié au dit Collège, a été cordialement approuvé par Mr. le Supérieur des Clercs de St. Viateur, en Canada.

En conséquence, Mr. et cher Confrère, je suis chargé par les membres du comité, nommé à la date ci-dessus, de solliciter votre adhésion à ce projet et votre bienveillante participation à la souscription ouverte pour l'achat du tableau à l'huile du Très-Rév. P. D. Lajoie, que nous tous anciens élèves, avons l'intention de présenter à cette occasion au vénéré Supérieur.

La réunion dont il s'agit aura lieu au Collège Joliette, dans le mois de Juin 1878. La date précise et autres détails concernant le programme de la Fête, vous seront communiqués, en temps opportun, par les journaux, et particulièrement par la *Voix de l'Ecolier*, organe spécial du Comité.

J'ose espérer, Mr. et cher Confrère, que vous serez heureux de saisir cette occasion favorable pour prouver votre sincère attachement au Collège où nous avons reçu le bienfait de l'éducation classique. Vous aimerez sans doute,

à revoir ces salles, ces bocages que vous avez autrefois parcourus avec tant de plaisir, et vous serez particulièrement heureux de serrer la main de bons et bien-aimés anciens Professeurs et condisciples.

Nous sommes jeunes et peu nombreux encore, me direz-vous peut-être ? Sans doute, mais n'avons-nous pas assez vécu déjà, comme corps, pour donner des marques sensibles de notre existence ? Si la fondation de cette Maison porte une date comparativement peu reculée, nous est-il interdit de resserrer les liens qui doivent nous unir et de nous grouper dès aujourd'hui autour du foyer hospitalier de notre *Alma Mater* ?.....

La présente lettre est expédiée à tous les anciens élèves dont le comité a pu se procurer les noms et l'adresse espérant que, s'il y a des omissions, on voudra bien les pardonner et qu'on ne laissera pas, pour ce motif, de transmettre sans retard le montant de sa souscription au dit comité de Direction, dont tous les membres ont été constitués *ad hoc* Trésoriers temporaires. [1] Ces Messieurs voudront bien remettre le montant des souscriptions par eux perçues au Rév. Mr. Maynard, Trésorier général, qui seul délivrera des reçus. Les souscriptions peuvent aussi être envoyées directement à son adresse : VILLAGE ST. JEAN-BAPTISTE, MONTRÉAL.

A toutes éventualités, Mr. et cher Confrère, nous invitons de tout cœur à cette réunion, tous ceux qui ont étudié au Collège Joliette, soit comme Ecoliers, soit comme Ecclésiastiques, ainsi que tous les Messieurs qui y ont pratiqué l'enseignement. Il est bon d'avoir un jour pour se voir, se reconnaître et s'estimer cordialement de plus en plus comme de bons confrères.

Une réponse est respectueusement sollicitée avant le 1^{er} Mars.

Que chacun donc soit à son poste, rivalisant de zèle et de générosité pour assurer le succès entier de notre bonne Fête de famille !

Avec cet espoir, je demeure bien sincèrement, Monsieur et cher Confrère,

Votre très-humble et très-dévoqué serviteur

F. X. CHAGNON, Ptre. *Secrétaire.*

ST. BERNARD A CLAIRVAUX.

Eden délicieux ! merveilleuse vallée !
De grands noms, de talents, de vertus étoilée !
Rois, princes et sujets qu'unit le même amour,
Embrassent tes travaux, remplissent ton séjour !
Rien n'y trouble leur cœur qui, libre et pur, s'élançe
Dans l'éternel repos d'un éternel silence,
Vers ces biens d'immuable et divine grandeur,
Qui des biens d'ici-bas éclipsent la splendeur.
On dirait que c'est là cet Eden qu'on renomme,

(1) NOTE EDIT.—La composition du comité étant déjà connue des lecteurs de la *Voix de l'Ecolier*, (voir le Numéro du 15 Novembre 1877) nous ne la reproduisons pas ici. La Circulaire indiquera les noms des membres que le comité s'est adjoint dans le but de faciliter sa tâche et d'étendre son action.

Où Dieu, dans son amour, plaça le premier homme.
 D'Adam fidèle et pur Bernard portant les traits,
 L'ouvre à qui des vertus adore les attraits.
 Son troupeau bien-aimé le suit et le contemple,
 Et vit de sa parole et marche à son exemple.
 Il gravit devant lui, provoquant son essor,
 Les hauteurs du Calvaire et celles du Thabor.
 Comme un aigle puissant monte et construit son aire
 Près de l'astre, au sommet du rocher solitaire,
 Et poursuit sous l'azur, saisit dans les vallons
 Le butin qu'à grands cris demandent ses aiglons,
 Jusqu'au jour où, voyant leurs ailes étendues,
 Il ose les conduire au sein des vastes nues,
 Les excite et, guidant leur vol audacieux,
 Leur montre les hauteurs et les voûtes des cieus :
 Ainsi Bernard, debout sur l'immortelle cime,
 Près du Dieu des vertus, loin des sentiers du crime,
 Au milieu des clartés de sa grande oraison,
 De ses nombreux enfants soulève la raison,
 Et du pain de la vie alimente leurs âmes :
 Puis, lorsque la prière attise en eux ses flammes,
 Lorsqu'il voit que l'amour qui les porte vers Dieu
 Leur a donné sa force et ses ailes de feu,
 Il dirige leur vol vers cette sphère immense
 Où la terre s'arrête et l'infini commence ;
 Où, libres et soustraits aux éléments charnels,
 Le Christ les enrichit des dons surnaturels.

R.

GALERIE NATIONALE.

MONTCALM.

Le marquis de Montcalm, officier français plein de mérite, naquit en 1712 au château de Candiac près de Nîmes. Après avoir combattu avec honneur sur les champs de bataille d'Italie et l'Autriche, il vint en 1756 mettre son épée au service du Canada sa nouvelle patrie. Alors au pouvoir d'un infâme ministre, dirigée par un gouverneur faible, qui ne pouvait du reste espérer ni aide ni protection d'un monarque insouciant et corrompu, la colonie ne devait pas tarder à tomber aux mains de l'Angleterre qui s'acharnait à sa conquête comme le tigre altéré de sang à la poursuite d'une proie facile. Le génie de Montcalm seul retarda de quelques années sa ruine désormais inévitable.

Dans une longue série de sanglants combats le vaillant guerrier sut prouver à l'orgueilleuse rivale de la France, qu'il n'avait pas renoncé à son titre de fils des croisés. Mais les victoires de Chouaguen et de Carillon ne firent qu'augmenter la fureur du léopard britannique. Par le désastre de 1759, Wolfe réalisa enfin les ambitieux projets de l'Angleterre. En cette année néfaste, dont tout canadien-français garde tristement le souvenir au fond de son cœur, le marquis de Montcalm termina sa glorieuse carrière sous les murs de Québec.

De toute la cohorte de braves il fut l'un des derniers dont la renommée jette un rayon de gloire sur les anciens jours de la colonie. Lorsque après la défaite des plaines d'Abraham, Montcalm, blessé à mort, laissa tomber sa loyale épée, la France sentit que sa puissance sur le continent américain lui échappait à jamais ; le drapeau blanc privé de défenseurs mais noirci et déchiqueté par la mitraille, fut bientôt arraché du sommet de l'antique citadelle canadienne, les navires français ne visitèrent plus nos bords et en vain dans la suite le "vieux soldat de Carillon"

gravit le raide sentier de la falaise et scruta l'horizon lointain ; là, une main appuyée sur son fils, de l'autre pressant la pierre du rempart, en vain il s'écria :

" Dis moi, mon fils, ne paraissent-ils pas ? " (1)

INFORMATIONS DIVERSES.

Le 2 janvier, jour de réjouissance pour l'écolier s'est terminé par une jolie séance où l'Académie St. Etienne produisit sur la scène de charmants discours, l'art musical d'harmonieux accords, nos jeunes acteurs une agréable comédie. La communauté entière s'était donné rendez-vous à la salle de récréation et pendant toute la soirée le silence de l'auditoire, interrompu seulement par ses applaudissements, sut manifester aux organisateurs de cette intéressante veillée de famille le plaisir qu'il y goûtait, les récompenser de leurs peines et les assurer de leur succès.

Le Rév. Mr. E. L. Pineault a été nommé Vicaire à Terrebonne.

Outre les RR. MM. Maynard et Chagnon, venus pour assister à la réunion du comité, les RR. MM. F. Mondor, R. Bonin et J. Marsile P. S. V. de Bourbonnais, Ill. ont honoré le Collège de leur visite durant la dernière quinzaine.

Nous apprenons que Mr. Hector Beaudoin vient d'être nommé Secrétaire-Trésorier de la municipalité du comté de Joliette.

Nous recevons, au moment de mettre sous presse, un exemplaire de la Ire livraison du 1er volume de l'*Histoire des Institutions de charité, de bienfaisance et d'éducation du Canada depuis leur fondation jusqu'à nos jours*, par Stanislas Drapeau. L'ouvrage entier se composera de cinq volumes—impression de luxe—embrassant le vaste ensemble et les innombrables détails de ce sujet si chrétien et si patriotique. Nous ne pouvons aujourd'hui que souhaiter à l'auteur le succès le plus complet dans sa noble entreprise et le remercier de son gracieux envoi.

Nous nous proposons de réimprimer les quatre premiers numéros du Volume I de la *Voix de l'Ecolier*. Nous les offrirons à titre de prime ENTièrement GRATUITE à ceux de nos abonnés qui ont payé l'abonnement de l'année courante et qui nous manifesteront le désir de les recevoir. Nous prions ces Messieurs de vouloir bien nous avvertir avant le 25 Janvier, afin que nous puissions connaître le nombre d'exemplaires à imprimer. Une semblable faveur est accordée aux autres abonnés qui solderont leur petit compte avant la date précitée.

Les Messieurs dont les noms suivent, nous ont fait parvenir le montant de leur abonnement :

Les RR. MM. J. Bonin, Curé, Ste. Emmelle ; J. B. Rioux, Curé, Ste. Monique ; J. O. Dubois, Curé, Rawdon ; P. A. Laporte, Curé, Châteauguay ; J. Bélair, Curé, St. Joseph des Cèdres ; J. Côté, Curé, Chicago, Ill. ; P. Beaudry, Curé, St. George, Ill. ; T. Thyfault, Vicaire, St. Esprit ; E. L. Pineault, Vicaire, Terrebonne ; O. Laferrière, Ptre et W. Kelly, S. D., Collège Joliette. M. Massicotte, Ecr., Ste. Geneviève de Batiscan ; P. Guévremont, Shérif, Sorel ; B. A. Laporte, Ecr. N. P. St. Alexis ; Jos. Manseau, Prof. à l'Ecole du Plateau, Montréal ; E. Thibodeau, Etudiant en loi, Longueuil ; Zotique Desrosiers, Lanoraie ; Guy Lusignan, Collège de Varennes.

(1) O. CRÉMAZIE.

SOUVENIRS D'UN

Pèlerinage à Rome

AU MOIS DE MAI 1877.

(Suite et fin.)

Nous tous, répandus sur la surface du globe, nous avons une part dans la propriété intellectuelle et spirituelle de la nouvelle Jérusalem ; Rome nous appartient autant qu'aux Gaulois et aux Lombards du nord de la péninsule, aux Grecs du midi et aux populations de sang mêlé qui habitent le centre. Le pivot de notre Eglise était à Rome longtemps avant que le Piémont existât, et quand saint Grégoire envoyait des missionnaires en Angleterre, les Slaves prussiens étaient des sauvages. Rome est la capitale de l'Humanité. Que les Italiens en sortent donc au plus tôt, s'ils veulent consolider leur union politique. L'abandon volontaire de Rome par le gouvernement italien serait même un trait de souveraine habileté ; car il neutraliserait l'hostilité formidable de deux cents millions de catholiques.

La capitale naturelle d'un royaume d'Italie était à Milan, près de la Basilique de Saint-Ambroise, le siège antique du royaume des Lombards, seule monarchie historique qui ait duré en Italie avant celle de Sardaigne. L'ancien royaume de Naples et la Sicile n'ont jamais fait partie de l'Italie historique : les Napolitains sont pour ainsi dire étrangers aux Lombards, et la Sicile, ce pays qui tient en échec le pouvoir « civilisateur » de M. Mancini, s'accommoderait autant d'une suzeraineté anglaise que d'un demi-gouvernement de Piémontais. Quoi qu'il en soit, le royaume de Naples et la Sicile ont été incorporés, vous savez comment, dans le royaume d'Italie ; et comme cette moitié du nouveau royaume est très-difficile à surveiller de loin, que les hommes d'état de l'unitarisme travaillent au transfert de la capitale à Naples... Peut-être que le poids de la machine gouvernementale écraserait plus rapidement les éléments de résistance, qui y sont visibles partout.

Il manque à l'Italie la cohésion morale, qui n'existe que dans les rangs du parti libéral, numériquement et moralement le plus faible, mais politiquement le plus habile et le plus énergique et matériellement le plus audacieux. Fondé par la violence, grâce au concours de la nation qu'on appelait autrefois la fille aînée de l'Eglise, le royaume d'Italie laisse saigner dans son sein une des plaies les plus dangereuses provoquées par cette violence : cette plaie est son injustice permanente, criante, révoltante envers le Saint-Siège Apostolique, la première gloire historique de la péninsule. Le patrimoine de saint Pierre est celui du monde catholique. Que les Italiens le restituent, sinon leur œuvre de prédilection tombera comme un château de cartes, à la première secousse qui partira du dehors, si elle ne succombe pas à une inévitable dissolution intérieure.

Je m'aperçois que ces souvenirs m'entraînent au delà des limites imposées à la patience du lecteur. Je crois

qu'il est temps que je m'arrête. Il faut pourtant que je revienne encore vers mes compagnons de voyage. N'ai-je pas dit que notre ami le vicaire avait été la seule inquiétude de notre expédition capitoline ? Je puis le répéter aujourd'hui, puisqu'elle est dissipée.

J'en ai la conviction profonde, les compatriotes du Dante et du Tasse, en nous voyant et en nous entendant parcourir leur pays, se souvenant l'assurance caractéristique que les Milanais avaient déjà observée chez les compagnons du comte de Flandre au siège de leur cité sous le règne de Barberousse et que les Italiens avaient oubliée depuis la bataille livrée à Pavie par notre concitoyen, le comte de Lannoy : il faut avoir assisté à la prise de possession d'un *albergo*, d'une *osteria*, d'une *trattatoria*, [1] du cratère du Vésuve, d'un musée, du palais du Vatican, d'une gondole vénitienne, des ruines de Pompeï ou d'un bosquet de citronniers à Sorrente ou à Castellamare par une troupe de nos robustes Flamands, pour comprendre toute la largeur et toute la profondeur de cette observation de touriste. Parti d'un petit village de la Flandre avec un grand cœur, une petite valise et une légère dose de cette assurance patriotique, notre ami le vicaire perdit dans la gare de Paris-Lyon la valise qu'il retrouva, on ne sait comment, à Modanè. Ensuite, nous perdîmes le vicaire lui-même. Il avait fait la connaissance d'un Italien, qui lui avait offert, avec la gracieuse courtoisie qui distingue même les *Buzzuri*, de lui montrer à prix réduit " le pays des moissons et des héros ". Il nous abandonna donc à Rome pour courir ainsi seul vers la terre où les citronniers fleurissent. A notre retour, le vicaire manquait à l'appel, à la station de Turin. On nous avait parlé d'un ecclésiastique étranger assassiné sur la Voie Appienne, non loin du Mausolée de Cecilia Metella, par un cocher, fasciné par le son des lires qu'il avait aperçues dans le portefeuille gonflé de son client d'une heure. A Naples, on nous avait mis en garde contre le danger qu'il y avait de monter, le soir, le chemin qui conduit au Mont Cassin. Plusieurs d'entre nous avaient été victimes de procédés annexionnistes audacieux, qui dans la gare de Gènes, qui dans une bagarre à Rome, qui sur la place Colonna, qui devant le parlement de Monte-Citorio, qui près de la porte de bronze du Vatican. " Pour sûr ", répétions-nous avec un pèlerin des environs d'Audenaerde, il sera arrivé quelque catastrophe à notre excellent vicaire. Déjà nous commençons à faire des recherches, lorsque, huit jours après nous, notre digne compagnon rentra sain et sauf dans sa paroisse, avec sa petite valise et son grand cœur.

Quels hommes que ces « vicaires belges » ! Véritables types d'intrépidité, sillonnant toutes les routes de l'Italie, allant, du même pas solide, d'un sanctuaire à l'autre et de ville en ville, sans souci du climat, du temps, de la fatigue, du sommeil, de la politique et des larrons. Dans les plaines de la Lombardie, un de mes compagnons de voyage m'en fit connaître un échantillon digne d'être cité ici. Chacun de nous l'a rencontré, coiffé d'un tricorne qu'il est impossible de décrire [surtout en Italie], portant

(1) Mots à peu près synonymes signifiant *auberge*, *restaurant* etc.

sur son dos tout son modeste bagage dont le bréviaire était la partie la plus pesante, avançant à grandes enjambées, toujours discourant, toujours de bonne humeur, passant la nuit à la belle étoile, devant les portes de la Basilique de Lorette, pour conquérir en personne le droit d'y célébrer le premier la messe au point du jour, quittant la nuit suivante les sanctuaires d'Assise visités jusqu'au dernier, passant une troisième nuit en chemin de fer pour parvenir à célébrer encore la messe à St. Antoine de Padoue, sans manquer le rendez-vous général du 7 juin à Turin, et, après toutes ces pérégrinations d'une piété que j'appellerai herculéenne, se trouvant le premier de tous au tombeau de St. Charles-Borromée à Milan et faisant tranquillement l'ascension des 500 degrés qui conduisent par la flèche de marbre jusqu'au pied de la Madone dorée, d'où le regard émerveillé du voyageur domine toute l'immense plaine de la Lombardie.

De l'intrépidité de ces ecclésiastiques belges au souvenir de Mgr. X. de Mérode, la transition est naturelle. Son tombeau est au *cimetière des Flamands* qui se trouve derrière l'immense sacristie de la Basilique de Saint-Pierre. Le dernier jour de notre pèlerinage, le 29 mai, une messe a été dite par Mgr. Cartuyvels, dans la chapelle qui se trouve à côté de la *Pietà* de Michel Ange, pour le repos de l'âme de notre illustre compatriote, illustre par son dévouement magnanime plus encore que par sa naissance. A Rome, on retrouve partout la mémoire de ce grand cœur, dans la *chronique vivante* du Vatican, dans les hôpitaux, dans les écoles, dans les catacombes et jusque dans les décombres du quartier officiel du nouveau régime civil, où le peuple romain continue à appeler la *via nazionale* du nom de son créateur, *via Merode*. Il y a en Italie des gens à qui l'existence de la Belgique a été révélée grâce à la personnalité de X. de Mérode, et quand un cocher de fiacre apprend que vous êtes Belge, immédiatement il vous associe dans sa pensée fine et trop souvent dans sa mobile conversation au souvenir de Mgr. de Mérode... Ceci soit dit pour me venger de la loquacité intéressée de plus d'un *vetturino*. [1] Aucun prêtre belge n'était plus digne que le vice-recteur de l'université de Louvain de célébrer, dans ce sublime sanctuaire, un service, auquel nous assistâmes tous avec un recueillement doublé de patriotisme. De la Basilique, nous allâmes au cimetière où, en présence des enfants, qui fréquentent dans le quartier l'école fondée par le défunt, des prières furent dites en chœur. C'est là, devant le tombeau de X. de Mérode, sur le *cimetière des Flamands*, que se termina la partie religieuse de notre voyage. C'est là que nous nous sommes dispersés, pour courir vers tous les coins de l'Italie par bandes isolées. N'en est-il pas ainsi dans le pèlerinage de la vie, qui se termine toujours sur un cimetière ? Heureux les voyageurs qui sont enterrés dans une terre qui porte le nom de leurs amis. Heureux surtout ceux qui meurent comme X. de Mérode, avec « plus d'honneur que d'honneurs. »

Voilà quelques-unes des impressions que j'ai gardées de

ma trop rapide expédition. Si elles ont trouvé le chemin de votre cœur, peut-être pourrai-je rouvrir encore le mien une autre fois, pour continuer ce récit, fait à bâtons rompus et sans ordre. En m'arrêtant, je ne dépose pas mon arme, je veux dire, ma plume de fer. J'écoute la grande voix qui vient de parler dans le consistoire du 22 et dont j'entends d'ici les puissants échos, comme vous :

« Pendant que l'atrocité de la guerre souille en ce temps « la terre de carnage et de sang, par quoi Dieu veut faire « comprendre à tous ce qu'il faut attendre des hommes « quand les droits divins et humains sont renversés, la « justice et la vérité opprimées, notre combat n'en est en « rien diminué. Il est d'autant plus noble et plus élevé par « sa nature qu'il a non-seulement pour objet la défense et « l'intégrité de la religion, mais celle de la société civile « elle-même et la restauration des principes qui sont les « fondements de la paix et de la véritable prospérité. Con- « tinuons donc courageusement le combat entrepris avec « les armes de notre milice, demeurons attachés au Sei- « gneur dans la voie de ses jugements, continuons à le « prier avec ferveur et humilité, afin que, commandant au « vent et à la mer, il ramène la tranquillité ; et, pendant « ce temps-là, ne craignons ni l'adversité ni la puissance « des ennemis, car Celui qui est en nous est plus grand que « celui qui est dans le monde. »

P. de H.

Membre du Pèlerinage belge.

COLLEGE JOLIETTE

FONDE EN 1846

DIRIGÉ PAR

Les Clercs de Saint Viateur.

COURS COMMERCIAL ET CLASSIQUE.

CONDITIONS :

<i>Demi-Pensionnaires</i>	\$ 20.00
PENSIONNAIRES.	
<i>Enseignement et pension</i>	100.00
<i>Lit, lavage, raccommodage</i>	18.00
<i>Usage d'un pupitre</i>	1.00
<i>Leçons et usage du piano</i>	20.00

"LA VOIX DE L'ÉCOLIER"

DU COLLÈGE JOLIETTE

Paraît le 1er et le 15 du Mois

PENDANT L'ANNÉE SCOLAIRE.

ABONNEMENT (payable d'avance).....\$1.00

ON EXÉCUTE au Bureau de la *Voix de l'Écolier* toutes espèces d'IMPRESSIONS aux prix les plus réduits.

Promptitude et Soins garantis.

(1) Voiturier, conducteur.